

LES JOURNÉES ARCHÉOLOGIQUES

DES PAYS DE LA LOIRE



DU 25
AU 26
NOV
2010
8H30-17H
ENTRÉE LIBRE

SOMMAIRE

Synthèse des opérations de la ligne 1 du tramway d'Angers (49) : place du ralliement, rue d'Alsace, chaussée S-Pierre et St-Maurille Martin Pithon, Elodie Cabot et Maxime Mortreau	p.3
Le Mithraeum du site de la clinique St-Louis à Angers : premiers résultats Jean Brodeur et Maxime Mortreau	p.4
Fouille de la rue des Filles Dieu à Angers Martin Pithon	p.7
La chapelle St-Lazare : étude archéologique du bâti François Comte	p.8
10 ans d'archéologie préventive sur <i>Juliomagus</i> Jean Brodeur et Maxime Mortreau	p.9
L'archéologie des constructions seigneuriales en Anjou (XIe-XVe) : bilan des opérations menées par le Service Archéologique Départemental de Maine-et-Loire depuis 1991 Emmanuel Litoux	p.10
La charpente au Moyen-Age antérieur à 1450 Jean-Yves Hunot	p.11
St-Martin d'Angers et St-Philbert-de-Grandlieu : apports et limites des différentes méthodes de datation Daniel Prigent	p.12
La fouille du site de « la Fauche Verdon » à Luigné (49) Axel Levillayer	p.13
Angers « <i>Beauséjour</i> », un établissement rural de la Tène finale Nicolas Pétorin	p.14
Le Mans (72) : espace culturel des Jacobins Pierre Chevet et Elodie Cabot	p.15
Sablé-sur-Sarthe (72) : stratégie d'approvisionnement en silex à la période néolithique Emmanuel Georges et André Le Normand	p.17
Mont-St-Jean (72) : l'établissement gallo-romain de Roullée, reprise des fouilles 2009/2010 Florian Sarreste	p.18
Flée (72) : opérations de sondages sur le site de la chapelle Ste-Cécile Antoine Guicheteau et Guillaume Marie	p.20
L' <i>oppidum</i> de Moulay (53), les fouilles de la RN 162 Elven Le Goff	p.20
Premiers résultats de la LGV Nelly Le Meur et Eric Mare	p.22
Mervent (85), rue de la Chalanderie : une agglomération de hauteur de la fin du premier Age du Fer Olivier Nillesse	p.23
Diagnostic Mésanger (44) Yann Viau	p.25
Nantes : système hydraulique de St-Joseph de Porterie Emilie Boutonnet	p.26
Machecoul (44) : Zac Richebourg – Ste-Croix Camille Scaon	p.27
Coordonnées	p.28

This image shows a single sheet of white paper with horizontal blue or grey ruling lines. The lines are evenly spaced and run across the width of the page. There are no margins, text, or other markings on the paper.

SYNTHÈSE DES OPÉRATIONS DE LA LIGNE 1 DU TRAMWAY D'ANGERS (49) : PLACE DU RALLIEMENT, RUE D'ALSACE, CHAUSSÉE S-PIERRE ET ST-MAURILLE

Martin Pithon, Elodie Cabot et Maxime Mortreau

Les recherches archéologiques sur le tracé de la 1^{ère} ligne de tramway ont été menées entre juillet 2007 et juillet 2009, à travers 16 sondages ponctuels (ou diagnostic) et 5 zones de fouilles extensives. Les résultats – dont l'analyse se poursuit encore à ce jour – apportent d'ors et déjà un certain nombre de données complétant la topographie ancienne d'Angers entre le début de l'époque gallo-romaine et le Moyen Âge. Ces faits nouveaux ainsi que ceux qui confirment les informations accumulées par la longue tradition de recherche archéologique à Angers, éclairent deux aspects particuliers de l'agglomération ancienne : la circulation des hommes mais aussi de l'eau, à travers le plan des rues antiques et de l'aqueduc des Jonchères retrouvé à la Roseraie ; les pratiques funéraires et leur évolution notamment à travers les trois fouilles de la place du Ralliement.

Le plan de la ville antique : les rues et l'aqueduc

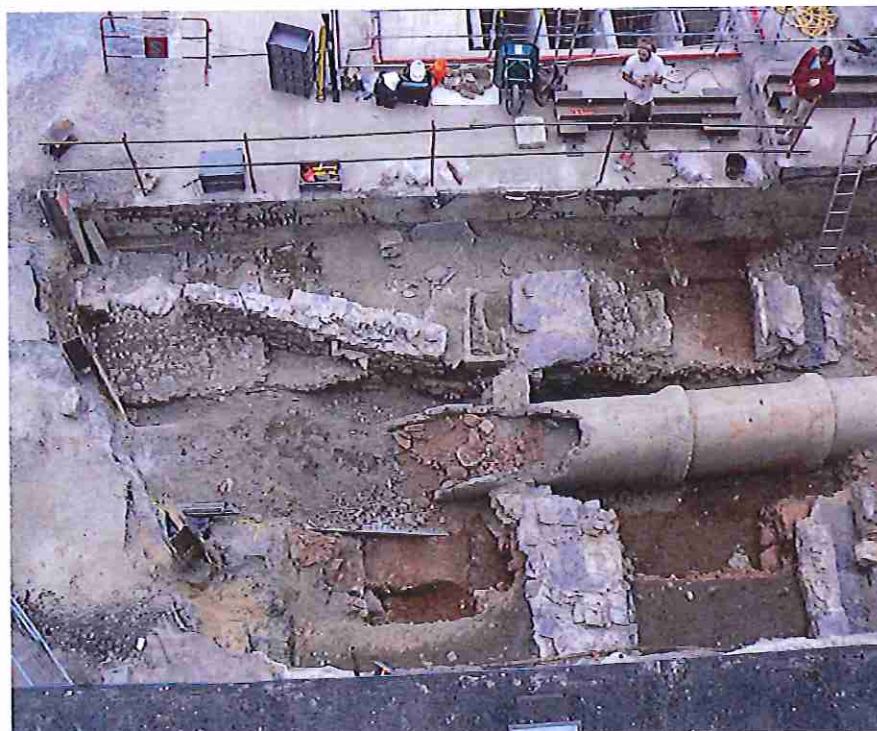
Cinq rues antiques ont été retrouvées dans le cadre des recherches sur le tracé du tramway : rue de Létanduère, place Marengo, boulevard Foch, rue d'Alsace et rue Chaussée-Saint-Pierre. La voie mise au jour sous le bd Foch, est antérieure à l'époque tiberienne, époque qui marque à *Juliomagus* l'installation d'une véritable trame urbaine organisée. Elle se rapporte donc au plan encore imprécis de la ville augustéenne voire de l'agglomération antérieure. Les quatre autres rues appartiennent bien à la trame quasi orthogonale du haut Empire et permettent avantageusement d'en affiner notre connaissance.

L'aqueduc des Jonchères, retrouvé dans le quartier de la Roseraie, permet d'approfondir la question des échanges entre la ville antique et son territoire et plus particulièrement sa relation avec le site des Châtelliers (Sainte-Gemmes-sur-Loire).

Les pratiques funéraires : la nécropole du Ralliement

Deux sépultures d'enfants datées du Haut Empire ont été mises au jour sur la place Marengo. Elles sont les seuls témoins des pratiques funéraires dans le secteur de la gare, recueillis lors des opérations du tramway. A l'opposé, dans le secteur du Ralliement, les trois fenêtres de fouilles qui encadrent la place (rue d'Alsace, rue Saint Maurille et rue Chaussée Saint-Pierre) complètent et éclairent les recherches anciennes du XIX^e et XX^e s.

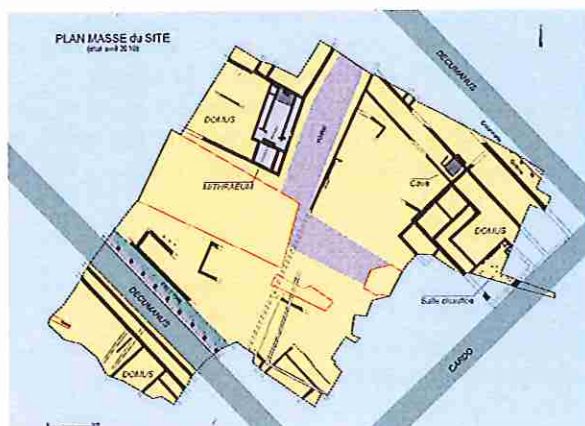
Lors de ces fouilles, ce sont plus de 70 sépultures dont les deux tiers en sarcophages qui ont été mis au jour, étudiées, prélevées et datées. L'ensemble qui couvre une période de 1400 ans entre le IV^e s et la fin du XVIII^e s. témoigne de la permanence du secteur du Ralliement comme lieu d'inhumation et au-delà fournit un *corpus* de données anthropologiques, sociologiques et historiques considérable.



Vue générale de la fouille rue Chaussée-Saint-Pierre

LE MITHRAEUM DU SITE DE LA CLINIQUE ST-LOUIS À ANGERS : PREMIERS RÉSULTATS

Jean Brodeur et Maxime Mortreau



Clinique Saint Louis - Plan général

L'opération de fouille de l'ancienne clinique Saint Louis se situe au sud-ouest de la ville d'Angers dans le quartier de la gare ferroviaire Saint-Laud. La surface de près de 9000 m² que couvre le projet de construction de résidence par Eiffage immobilier pour 80% et Val de Loire pour la partie sociale (20% restant) représente les trois quarts d'une *insula* de la trame viaire antique aujourd'hui assez bien reconnue. L'essentiel de l'occupation s'échelonne entre le règne d'Auguste et la fin du IV^e siècle. Un *cardo* et un *decumanus* paraissent être en place au milieu du I^{er} siècle. Cet îlot ainsi circonscrit accueille un habitat de type *domus* au Haut-empire. Dans le dernier quart du II^e siècle, cette vocation change. Les bâtiments sont déconstruits, le réseau viaire lui-même est modifié. Une voie médiane qui coupe l'espace dans le sens nord-ouest-sud-est est créée et double ainsi le *decumanus* très probablement supprimé.

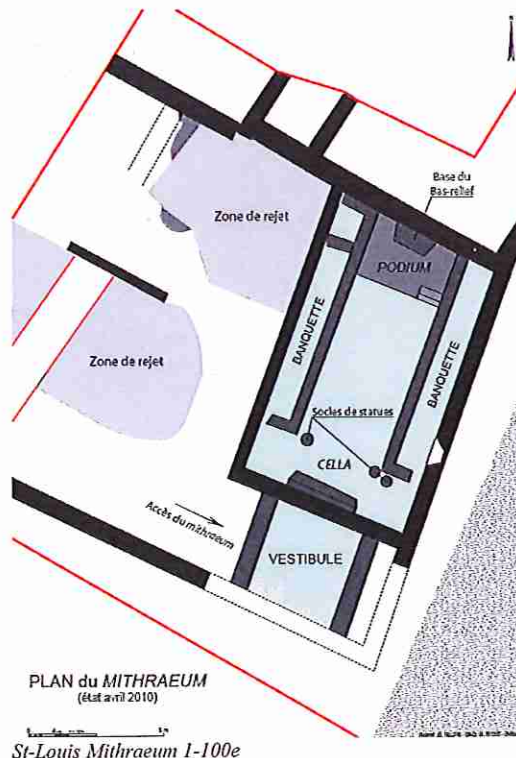
Ce changement déjà constaté sur d'autres îlots antiques étudiés s'effectue au détriment des principales constructions existantes. Dans cette ambiance, au nord-est du site une structure maçonnée de forme rectangulaire a été insérée dans un volume d'habitat précédent. L'architecture et le mobilier associé ont permis d'y reconnaître rapidement un *mithraeum*.

Le mithraeum

Bien que les études ne soient pas engagées, il est d'ores et déjà possible de dresser une description générale de la découverte. L'architecture du bâtiment correspond aux édifices voués au culte de Mithra, dieu originaire de Perse. Cette religion s'est diffusée depuis cette contrée au reste de l'Empire très probablement au premier siècle avant notre ère par l'intermédiaire des légionnaires au service de Pompée, puis par les marchands. Certains lieux où séjournent militaires et fonctionnaires ou riches négociants voient la création de petites communautés mithriaques (quelques dizaines d'adeptes) qui attirent les élites locales séduites par ce dieu suprême et solaire. Des rites initiatiques, on connaît notamment la pratique de banquets à l'intérieur même du *mithraeum*. De fortes similitudes dogmatiques avec le christianisme conduisent à une opposition entre les deux religions au Bas-empire.

L'architecture des *mithraea* répond bien évidemment aux nécessités du culte pour qui elle a été élaborée. Elle reconstitue ainsi la grotte originelle du dieu né de la pierre. La structure longitudinale généralement voûtée connaît une certaine obscurité qui renforce le Mystère de cette croyance. La voûte est parfois ornée d'un ciel étoilé alors qu'une représentation de Mithra immolant le taureau pour faire renaître la vie sur terre figure à l'extrémité de la chapelle. De part et d'autre, des banquettes permettent aux adeptes de s'allonger lors des banquets rituels. A l'entrée de la chapelle, les statues de *dadophores* (porteurs de torches) sont postées, l'un brandissant une torche levée, le second la tournant vers le sol pour symboliser le jour et la nuit. Le vestibule permet aux adeptes de revêtir des habits de cérémonie, notamment des masques. Ainsi, pour le premier des sept degrés d'initiation, on arbore un masque de corbeau, volatile qui annonça à Mithra qu'il devait tuer le taureau pour faire renaître la vie. A l'extérieur du bâtiment, on trouve un espace libre utilisé en complément du culte, parfois pour des rassemblements plus importants.

A Angers, l'édifice est bien de plan rectangulaire, légèrement encavé dans le sol, globalement orienté nord-sud. La *cella* de 10,05m x 5,88m intérieur est prolongée au sud par un vestibule restreint à 3,94m x 2,90m. De cette pièce, un accès latéral semble s'ouvrir vers l'ouest sur un espace libre qui borde le *mithraeum*. La communication entre la *cella* et le vestibule s'effectue par un passage axial dont il reste un emmarchement.



PLAN du MITHRAEUM
(état avril 2010)

St-Louis Mithraeum 1-100e

Sur les côtés longitudinaux de la *cella*, on retrouve deux banquettes, à l'est de 1,46m x 8,55m, et à l'ouest de 0,92m x 8,86m pour permettre aux adeptes de s'allonger lors des banquets. La fouille du mois de septembre a permis de mettre en évidence une structure quadrangulaire aux parois enduites (bassin ?) à l'extrémité orientale de la banquette ouest. Au sud, des socles en calcaire, un à l'ouest, deux à l'est, supportaient les statues des *dadophores*. A l'est, une sorte de petite vasque en grès s'intercale devant les deux socles. Au nord, un premier podium de 3,18m x 2,39m, doté d'un escalier accolé à la banquette orientale montre le négatif d'un dallage composé de *tegulae* ainsi réutilisées. Un second podium maçonné en forme de parallélogramme comportant une base de 0,88m en avancée de 0,66m vers l'intérieur de la *cella*, est adossé à son mur de fond nord dans l'axe. Il accueillait dans une sorte d'alcôve le bas-relief représentant Mithra immolant le taureau.

Des traces d'incendie sont discernables sur les parties de sol visibles et sur les maçonneries. La fouille a permis de mettre en évidence divers mobiliers associés au culte. Ainsi, d'innombrables fragments de calcaire appartenant aux statues des *dadophores* et du Mithra taurochtone sont apparus dans les niveaux de démolition.



Ex-voto à Mithra - in situ

Plusieurs *ex-voto* sont également à recenser dont les deux plus explicites sont gravés sur une plaque de marbre et sur un vase. Le premier a pour auteur un dénommé *Pylades*, esclave impérial, fils de *Felix Agathangelianus*. Le texte du second a été porté avant cuisson sur la céramique de la première moitié du IIIe siècle des ateliers de Lezoux dans le Centre de la France. *Genialis*, citoyen d'une cité dont il nous manque le nom, remercie le dieu invaincu *Mithra* : DEO [INVIC]TO MYTRH[AE] (...) / GENIALIS CIVIS AMB[...]VS EXVOTO (...) / (...) OMNIS LOCO (...). Plusieurs autres fragments de céramiques sigillées de Gaule Centrale, d'Argonne ou des vases décorés à l'éponge du IVe siècle présentent également des *graffiti* effectués cette fois à la pointe sèche après cuisson, en offrande au même dieu. Une dernière inscription sur un morceau de tuffeau actuellement en cours de déchiffrement comporte des caractères en cursive à moins qu'il ne s'agisse de lettres grecques ? Essentiellement à l'extérieur ouest du *mithraeum*, on dénombre plus de 750 monnaies qui trahissent une activité cultuelle de la fin du 2nd à l'extrême fin du IVe siècle.

Parmi les dépôts mobiliers, on note la présence de deux fibules cruciformes en bronze, caractéristiques des fonctionnaires impériaux du IVe siècle et d'armement (hache d'arme, pointe de lance, ainsi qu'une multitude de maillons en fer appartenant à une cotte de maille). Plusieurs lampes à huile en céramique, en particulier des exemplaires au réservoir traité en forme de tête de nubien, ainsi qu'un lustre permettaient l'éclairage du *spelaeum*, reflet de la grotte originelle. Enfin, près des socles et de la vasque à l'est, un vase zoomorphe au corps de cervidé dont un élément de la ramure a été localisé sous l'un des socles au cours du démontage de la *cella*, a été trouvé au milieu d'un assemblage de bois carbonisé. Des gobelets à boire en verre, le manche en os d'un couteau, et la clef probable du meuble où étaient rangés ces objets, étaient associés au vase. Le museau du cerf percé de trois petits trous qui permettait de verser un liquide en de fins filets n'est pas sans faire penser à un rite de purification. La fouille de l'espace extérieur a permis de recueillir les reliefs des banquets rituels composés majoritairement à Angers de coqs, poulets et poissons.

Conclusions actuelles

Pour l'heure, la découverte d'Angers constitue la trace la plus occidentale de cette croyance pour le monde romain. Des émissions monétaires entre 388 et 392 montrent la coexistence dans la ville du culte de *Mithra* et du christianisme. En effet, le premier évêque, *Defensor*, est mentionné en 372 et l'édit d'interdiction des cultes païens par l'empereur Théodose est daté de 392. L'abandon du site est marqué par les traces d'incendie et la destruction volontaire du *mithraeum* (martellement des statues et la dispersion des fragments). Cette découverte s'inscrit dans le très petit nombre de *Mithraea* connus (Bordeaux, Strasbourg, Biesheim, Septeuil, Tirlmont (Belgique), Martigny (Suisse), Rome, Ostie, Lambèse (Afrique du Nord) etc...). Elle ouvre de remarquables perspectives de recherche sur l'installation des cultes orientaux dans les provinces occidentales de l'Empire avec une approche sur la christianisation au IVe siècle. Plus localement, la période du Bas-empire très mal connue sur Angers va bénéficier d'une avancée majeure.

Les études à venir devraient permettre une précision des chronologies relative et absolue du monument.

This image shows a single page of white paper with horizontal ruling lines. The lines are evenly spaced and run across the width of the page. There is no handwriting or other markings on the paper.

Le n° 12 de la rue des Filles-Dieu se trouve à Angers entre le château et la cathédrale, au centre de la Cité. Il se trouve donc aussi au cœur de la zone de sensibilité archéologique entre les sites du château (fouilles J. Brodeur et P. Chevet, 1992-1996 et 2003) et du musée des Beaux-Arts (fouille P. Chevet, 1998-1999). En dépit d'une emprise réduite (50m environ) et de contraintes techniques fortes, liées notamment à l'épaisseur de la stratigraphie (4,50m), la fouille prescrite par le SRA et réalisée par l'Inrap a mis en évidence 5 grandes phases d'occupation qui constituent autant de jalons de l'histoire urbaine d'Angers.



Vestiges de l'occupation gauloise

La plus ancienne qui se rapporte à l'époque gauloise est marquée par les restes de constructions de terre et bois sur solins de schiste, plusieurs fois remaniées puis détruites autour de 50 av. J.-C. L'ensemble se rattache aux vestiges les plus anciens du site du château et confirme la densité de l'occupation de ce secteur à la fin de La Tène finale.

A l'époque augustéenne (Ier s. av./Ier s. ap. J.-C.) sont associés les vestiges d'un plancher en bois appartenant à un bâtiment qui dépasse les limites de la fouille, sur les ruines duquel se développe ensuite une activité de transformation du métal (empreinte d'une enclume au milieu de battitures de fer, petites scories, goutte de bronze).

Dans la première moitié du Ier s. de notre ère, l'occupation gallo-romaine se poursuit par la construction d'un large mur (1,50m) qui se rattache à un ensemble sans doute de grande dimension et en tout cas de qualité (sols de béton, *opus sectile*, marbres, fragments de colonnes et d'architrave). L'édifice privé (palais) ou d'usage public (politique ou religieux) s'intègre parfaitement dans la trame urbaine qui redessine l'agglomération sous le règne de Tibère. Le mur mis au jour est rebâti à trois reprises après quoi il est démantelé en même temps que le reste de la construction autour des IVe-Ve s.

Au Moyen-Age, le site est remblayé et sert pendant un temps de dépôt de gravats et d'ordures comme en témoignent quelques fosses associées à un mobilier qui s'échelonne entre le Xe et le XIIIe s. La parcelle acquière ensuite progressivement la configuration présentée sur le plan du cadastre de 1840 : une maison en façade le long de la rue des Filles-Dieu ; une cour avec un puits en arrière ; une seconde maison en fond de parcelle.

LA CHAPELLE ST-LAZARE : ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE DU BÂTI

François Comte et Joseph Mastrolorenzo

La fouille de la chapelle de la léproserie Saint-Lazare est arrivée à son terme en 2008 soit plus de vingt ans après sa redécouverte (1987) suite à un projet de restructuration du quartier. Dans ce bâtiment inscrit au titre des Monuments Historiques, l'intervention archéologique s'est effectuée en deux temps : une étude du bâti en amont de la restauration et une opération d'archéologie préventive après une première phase de restauration visant à consolider l'édifice pour y travailler en toute sécurité.

Préalablement, une étude documentaire avait permis de préciser la construction de cette chapelle dans les années 1112-1116 par la confrérie des bourgeois d'Angers. Au XII^e siècle, en pleine endémie de la lèpre, Angers disposait comme dans bien d'autres villes, de deux léproseries : La Madeleine à l'extrémité du faubourg Bressigny et Saint-Lazare, le long de la route fréquentée en direction d'Avrillé, puis de la Bretagne. Alors que la léproserie était en grande partie désaffectée au XVI^e siècle, ses biens furent annexés avant 1628 à l'hôpital général, récemment fondé dans le quartier de la Doutre. La chapelle devint une simple succursale de la Trinité jusqu'à la Révolution. Vendue en 1792, la chapelle est transformée en habitation masquant jusqu'à nos jours sa réelle fonction.

L'avancée la plus significative est la mise en évidence d'une structure antérieure à la chapelle romane dont trois fragments de mur en schiste ont été repérés. Il s'agit vraisemblablement de la première construction de la léproserie attestée dans les sources écrites à la fin du XI^e siècle. La façade occidentale de l'actuelle chapelle a repris l'orientation du mur occidental de ce bâtiment, ce qui explique le décalage d'orientation entre les deux murs pignons. Ce mur était aussi moins large de 20 à 30 cm que les murs gouttereaux nord et sud.

L'étude du bâti, complémentaire aux premiers sondages de 1991, confirme l'existence de deux principales campagnes de construction. La première au XII^e siècle d'un édifice rectangulaire très simple d'environ 12,50 x 8, 50 m avec une seule porte centrale dont une base de piédroit en calcaire avait été partiellement conservée. Les murs d'1,30 m de schiste, renforcés par six contreforts, ont encore sur chacun des trois côtés - hormis la façade disparue - les traces de deux baies. La datation avancée de XII^e siècle repose sur la mention d'installation de la chapelle dans les sources écrites, sur la mouluration chanfreinée des baies et sur quelques pièces de la charpente d'origine où des prélèvements pour datation dendrochronologique ont été effectués. Peu de travaux peuvent être datés du Moyen Âge. On note cependant l'installation d'un banc en pierre sur les deux côtés nord et sud, à proximité de l'autel, la création d'une piscine liturgique sans doute adjointe au XIII^e siècle et d'un décor de peinture murale où quelques fragments subsistent dans les embrasures des baies romanes. Les arcs de celles-ci ont été repris sans doute au XVI^e siècle et partiellement rabaissés lorsque la chapelle a servi de prêche protestant. Sur un sol de terre battue, des carreaux de terre cuite (11 x 11) ont ensuite été posés et quelques témoins toujours en place ont pu être observés en bordure d'une fosse de sépulture.

Au début du XVIII^e siècle de très importantes transformations ont été effectuées. La chapelle a été doublée en longueur, la charpente et les ouvertures refaites. De la période moderne datent aussi une petite porte côté rue, légèrement décalée par rapport à l'ouverture actuelle et le sol de grandes dalles de schiste scellées à l'argile puis de grands panneaux composés de petits carreaux sur pointe entourés eux-mêmes de grands carreaux de terre cuite, d'ardoise ou de calcaire. Le niveau du sol a été très peu modifié. La base d'un autel contre le mur du chevet semble avoir été abandonné au profit d'un grand retable à deux mètres du mur du chevet dont quelques éléments ont été récupérés dans les murs de cloisonnement lorsque la chapelle, vendue comme bien national, est devenue une maison d'habitation dès 1792. L'espace en arrière de ce retable ménageait une sacristie.

La chapelle reste le seul élément de la léproserie du XII^e siècle avec quelques fragments de murs d'enclos et la base d'une margelle de puis sous la place des Acacias. La restauration a conservé l'essentiel des éléments d'architecture médiévale. A noter une sculpture de la fin du Moyen-Âge représentant un homme en armure (un saint Maurice ?) exposée dans le chœur. La chapelle de la léproserie Saint-Lazare conservée et transformée au XVIII^e siècle commençait à acquérir une autonomie paroissiale, ce dont témoigne la fouille.

10 ANS D'ARCHÉOLOGIE PRÉVENTIVE SUR JULIOMAGUS (2000-2010) : QUELS APPORTS ?

Jean Brodeur et Maxime Mortreau

La ville d'Angers a connu ces dix dernières années un accroissement de l'activité d'archéologie préventive sans commune mesure avec les décennies précédentes. D'importants chantiers ont été menés, certains sur des surfaces considérables, avec une augmentation notable des moyens financiers et humains. Les méthodes d'approche ont évolué, comme les archéologues eux-mêmes qui ont aiguisé progressivement à chaque intervention leur manière d'appréhender l'Antiquité de la ville et les différents mobiliers de la période.

Les deux dates extrêmes, 2000 et 2010, correspondent à deux fouilles marquantes. La première, gare Saint-Laud, a permis d'une part d'explorer les « confins » alors seulement supposés de la ville du Haut-Empire, de l'autre de redécouvrir la nécropole du Bas-Empire qui avait été juste approchée entre 1848 et 1853 par l'archéologue Victor Godard-Faultrier. Ainsi, au terme de cette opération, la présence d'une occupation augustéenne était simplement constatée alors que l'extension de la trame urbaine du Haut-empire était parfaitement démontrée avec la mise en évidence de deux îlots. La surface et l'ampleur de l'espace funéraire étudié, avec 176 tombes différentes de la seconde moitié du second siècle au début du Ve siècle, permettaient d'émettre des hypothèses solides sur la dynamique urbaine pour toute la période antique. De surcroît la détermination de tombes de germains orientaux de la culture de Tcherniakhov¹, à l'heure actuelle encore, les plus occidentales attestées de l'Empire, ouvrait de belles perspectives sur la présence militaire à Angers pour une période que l'on n'entrevoit guère qu'au travers de traces éparées et d'un vestige reconnu : l'enceinte urbaine du Bas-empire. Depuis, Maxime Mortreau² a pu réaliser une première synthèse relativement inédite pour l'Ouest sur ce sujet très précis.

La deuxième, la fouille de la clinique Saint Louis qui vient de se clore sur le terrain, proche de la gare Saint-Laud, est venu parachever et confirmer les premières intuitions, ce qui est réconfortant pour les chercheurs. Une occupation augustéenne organisée est bien attestée et montre une extension de la ville jusqu'à cet emplacement. L'îlot de la trame viaire du Haut-empire fouillé quasiment aux trois quarts de sa surface, avec un *decumanus* suivi sur une trentaine de mètres qui n'est autre que celui étudié en 2000 Gare Saint-Laud, paraît connaître une destinée assez similaire à ceux vus 10 ans auparavant, avec un remaniement total, consommé à la fin du second siècle. Ce phénomène a été rencontré sur les quartiers sud-ouest de la ville. Angers rejoint ainsi plusieurs capitales de Cité de la moitié nord de la Gaule où cette même constatation a été faite et attribuée à ce qui est qualifiée par certains historiens de « crise du IIe siècle ». Enfin, la découverte d'un *mithraeum* exceptionnel, notamment par certains dépôts comme des fibules cruciformes de hauts fonctionnaires de l'Empire, cotte de maille, types monétaires, confirme de façon flagrante, une fonction administrative d'Angers encore au Bas-Empire.

Entre ces deux opérations idéales pour la tranche chronologique choisie, d'autres ont évidemment contribué à cette réflexion générale. Au Logis Barrault, actuel musée des Beaux-Arts, en 2001, Pierre Chevet a pu tester une stratification complète de l'Age du Fer à l'époque moderne, au cœur de la ville du Haut-Empire sur un *decumanus* utilisé plus tard comme axe de sortie de la Cité du Bas-Empire par la porte de la Vieille Chartre³. En 2007, puis 2010, Martin Pithon a pu obtenir une vision complémentaire et fort démonstrative entre les fouilles du château réalisées entre 1993 et 1996 et celles du Logis Barreau, cette fois au centre de la Cité. Les travaux du tramway, dont le tracé coupe la ville antique dans sa partie méridionale dans le sens nord-sud, ont offert à Martin Pithon, place Marengo et Frédéric Guérin, rue de Létanduère d'approcher les limites de l'urbanisation au sud. Dans le même cadre, Elodie Cabot en 2008, rue d'Alsace et place du Ralliement-rue Saint-Maurille touchait très probablement l'extrémité orientale de *Juliomagus* tout en apportant des éléments fondamentaux quant à la compréhension de la ville du Bas-Empire et à la christianisation. Cette même année, une petite opération avenue de la Blancheraie effectuée par nous-mêmes annonçait les découvertes de la clinique Saint-Louis toute proche pour l'époque augustéenne⁴.

On le voit, ces dix dernières années d'archéologie préventive sur la ville ont complètement modifié l'approche du phénomène urbain sur toute la période antique.

¹ Brodeur (J.), Des germains orientaux retrouvés à Angers, p. 149, dans Cattedu (I.), dir., *Archéologie médiévale en France, Le premier Moyen Age (Ve-XIe siècle)*, Paris, 2009.

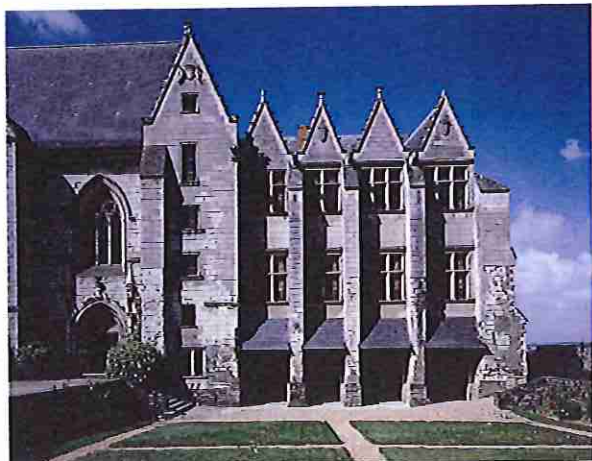
² Voir Mortreau (M.), Indices de la présence de militaires romains à Angers, *Juliomagus* (Ier av.-IIIe s. ap. J.-C.), pp. 9-39, dans *Archives d'Anjou*, N° 12, Angers, 2008.

³ Chevet (P.), dir., *Un quartier d'Angers de la fin de l'Age du Fer à la fin du Moyen Age. Les fouilles du musée des Beaux-arts d'Angers (1999-2001)*, Rennes, 2010.

⁴ Bouvet (J.-P.), Brodeur (J.), Levillayer (A.), Mortreau (M.), Simon-Millot (R.), Siraudeau (J.) avec la collaboration de M. Pithon, La problématique de l'occupation de l'Age du Fer à Angers (Maine-et-Loire) dans Buchsenschutz (O.), Chandenoux (M.-B.), Krausz (S.), Vaginay (M.), dir., *L'Age du Fer dans la boucle de la Loire, Les gaulois sont dans la ville*, Actes du XXXIIe colloque de l'Association pour l'étude de l'Age du Fer, Bourges, er-4 mai, 2008, Paris-Tours, 2009.

L'ARCHÉOLOGIE DES CONSTRUCTIONS SEIGNEURIALES EN ANJOU (XI^e-XV^e) : BILAN DES OPÉRATIONS MENÉES PAR LE SERVICE ARCHÉOLOGIQUE DÉPARTEMENTAL DE MAINE-ET-LOIRE DEPUIS 1991

Emmanuel Litoux

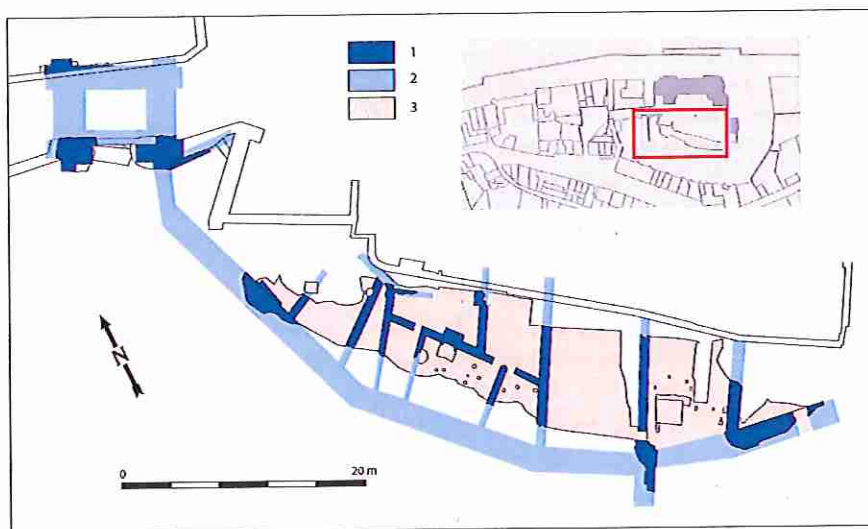


Angers, vue de la galerie du logis royal. L'édifice, gravement endommagé par un incendie en janvier 2009, fait l'objet d'un suivi archéologique des travaux de restauration (cl. B. Rousseau, Service Inventaire du Patrimoine, Conseil Général de Maine-et-Loire)

Cette communication propose de dresser le bilan des recherches conduites ces vingt dernières années par le Service Archéologique Départemental de Maine-et-Loire dans le domaine de l'architecture seigneuriale. Les opérations ont été menées dans des cadres très différents : surveillances de travaux (château du Plessis-Macé), étude de bâti (châteaux de Baugé et de Beaufort-en-Vallée), diagnostic (château de Montreuil-Bellay), fouilles préventives (château de Montsoreau)... Certains sites n'ont été abordés que ponctuellement, alors que d'autres ont bénéficié d'une approche globale (château de Saumur). La diversité des données recueillies et la largeur du spectre chronologique obligent à ne présenter que certaines problématiques pour lesquelles ont été réalisées des avancées significatives.

Seront abordés les points suivants :

- Les premières architectures de pierre et leurs relations avec les ouvrages de terrassement (mottes, plates-formes fossoyées),
- L'architecture résidentielle aux XIV^e et XV^e siècles dans les châteaux et les manoirs : permanences et ruptures, l'économie des chantiers de construction.



Château de Montsoreau, plan des vestiges du castrum du XI^e siècle découverts en 2000 lors des fouilles du talus sud de la cour, réalisées préalablement à la construction d'un bâtiment d'accueil (Service Archéologique Départemental de Maine-et-Loire)

L'étude des charpentes de comble, entreprise depuis maintenant une bonne quinzaine d'années au fil des chantiers, intègre les structures antérieures à la fin du XVIII^e siècle ; date où la conception passe du charpentier au maître d'œuvre ou à l'ingénieur avec le développement de l'emploi du métal. Toutefois depuis 2002 nous avons concentré nos efforts sur les structures antérieures au milieu du XV^e siècle. En effet, un premier bilan dressé il y a maintenant quelques années montrait la presque absence en Anjou de charpentes réalisées entre le milieu du XIII^e et le milieu du XV^e siècle tant sur des édifices civils que religieux. Les prospections centrées sur l'habitat seigneurial de ces périodes a permis d'en découvrir quelques-unes et parallèlement celles sur les églises dotées de voûte gothique de style Plantagenêt en ont livré d'autres. C'est ainsi qu'à ce jour 59 structures réparties sur 45 sites ont été étudiées. L'utilisation de la dendrochronologie sur 43 d'entre-elles permet la datation précise de ces charpentes et par conséquent celle des sites étudiés. Mais surtout ces datations fournissent des bases fiables pour retracer une évolution des techniques et des conceptions.

Les structures les plus anciennes dépourvues de triangulation vont laisser la place au cours du XII^e siècle à des charpentes à chevrons-porteurs. Ces charpentes caractérisées par leur assemblage à mi-bois vont progressivement intégrer des éléments de contreventement longitudinal. Parallèlement l'emploi de l'assemblage à tenon et à mortaise souligne une meilleure compréhension de la statique des structures. La datation des bois par la dendrochronologie a permis de mieux cerner l'apparition de nouvelles formes mais aussi à l'opposé de certaines persistances. Le XIV^e et le début du XV^e siècle montrent une grande diversité qui signale les tentatives faites par nombre de charpentiers pour trouver les formes les plus stables tant à chevrons-porteurs qu'à fermes et à pannes. C'est au cours de cette période que l'on voit apparaître des formes plus régionales significatives d'influences diverses. Cela aboutit vers 1450 à un modèle dominant de charpentes à chevrons-porteurs qui va couvrir nombre de manoirs et d'églises angevines laissant quelques espaces pour plusieurs types particuliers qui rencontrent une limite de leur expansion en Anjou.

ST-MARTIN D'ANGERS ET ST-PHILBERT-DE-GRANDLIEU : APPORTS ET LIMITES DES DIFFÉRENTES MÉTHODES DE DATATION

Daniel Prigent



St-Martin d'Angers

Les études archéologiques menées sur différents sites médiévaux, notamment St-Martin d'Angers et Saint-Philbert-de-Grandlieu ont récemment permis, dans le cadre du groupe de recherche européen : « Terres cuites architecturales et nouvelles méthodes de datation » (C. Sapin et P. Guibert dir.) de réaliser des datations, non seulement par le radiocarbone, mais aussi par l'archéomagnétisme et la thermoluminescence, puis de comparer l'apport de ces différentes méthodes.

À Saint-Martin d'Angers, la tour-clocher était réputée dater des premières décennies du XI^e siècle depuis les années 1960. Les dates radiocarbone ont démontré qu'il n'en était rien pour les grands arcs à imbrication de la croisée, ainsi que pour la partie basse des murs de la nef. Ces résultats déterminent un intervalle couvrant la seconde moitié du IX^e siècle et la presque totalité du X^e. Les datations par luminescence conduisent à des résultats comparables tout en privilégiant la partie haute de l'intervalle ; il en est de même pour la datation par archéomagnétisme, toutefois non encore achevée.

À Saint-Philbert-de-Grandlieu, la situation est différente. Le type de matériau employé pour la production des briques a rendu pour le moins délicate l'interprétation des résultats de la datation par thermoluminescence. Les résultats obtenus par l'analyse archéomagnétique (en cours) réalisée sur les briques de la croisée apparaît néanmoins cohérente avec les datations par le radiocarbone, qui de leur côté ne contredisent pas les indications fournies par les sources textuelles.

Les différentes études menées montrent que les méthodes de datation par archéomagnétisme des matériaux déplacés et thermoluminescence ne peuvent encore être considérées comme des méthodes de routine. Mais, même pour les datations radiocarbone, il reste souhaitable de disposer de séries, bien calées stratigraphiquement.



Saint-Philbert-de-Grandlieu : croisée et travée droite du chœur

BLAIN S. 2009 – *Les terres cuites architecturales des églises du Haut Moyen-Âge dans le nord-ouest de la France et le sud-est de l'Angleterre. Application de la datation par luminescence à l'archéologie du bâti*, thèse de doctorat, Université de Bordeaux.

BLAIN S, GUIBERT P, BOUVIER A, SAPIN C, PRIGENT D, BAYLE M. 2009 – Ceramic building material dating applied to early medieval building archaeology, dans *North-Western France, Proceedings of the 9th European Meeting on Ancient Ceramics, Vessels: Inside and Outside*, 24-27 Oct. 2007, Budapest, p. 139-143.

GUIBERT P, SAPIN C, BLAIN S, BAYLÉ M, LANOS P, VIEILLEVIGNE E, DUFRESNE P, CHAUVIN A, BUTTNER, PRIGENT D. (2010) – Les terres cuites architecturales comme sources d'information chronologique et technique des édifices avant l'an mil, dans *Edifice et artifice*, Premier congrès francophone d'histoire de la construction, Paris, Picard, p. 393-400.

LA FOUILLE DU SITE DE « LA FAUCHE VERDON » À LUIGNÉ (49)

Axel Levillayer

avec la collaboration de **Mickaël Montaudon** du Service archéologique départemental

Le contournement de Saulgé-l'Hôpital (RD 761) a entraîné la découverte d'un ensemble de structures de stockage enterrées au lieu-dit la Fauche Verdon, sur la commune de Luigné. Attribuées au Premier âge du Fer, elles ont été fouillées au début de l'année 2009.

Le site, installé sur le rebord d'un plateau peu marqué, s'organise selon un plan hémicirculaire original. Il était peut-être ceint d'une palissade à laquelle on peut rattacher les quelques trous de poteaux périphériques découverts malgré une érosion du site relativement importante.

Parmi les 14 structures de stockage identifiées, on trouve des silos de différents types (tronconiques, piriformes et discoïdes), ainsi que quatre fosses de stockage parallélépipédiques. Les traces d'aménagements ou de superstructures liées à ces fosses sont modestes.

L'absence de recoupement entre les structures, le mobilier, et l'étude des comblements, témoignent d'une utilisation globalement contemporaine des différentes fosses.

Le mobilier résultant de l'utilisation secondaire d'un certain nombre de fosses comme dépotoirs domestiques permet de disposer d'un corpus céramique homogène et significatif. Celui-ci fournit une datation centrée autour de la fin du Premier âge du Fer (Hallstatt D2-D3).

La découverte d'un lot de faune constitue également un apport important de la fouille pour la connaissance des cheptels protohistoriques de l'Ouest, eu égard à la minceur des données disponibles dans la région. Rappelons que le site s'installe sur la couverture crétacée du Bassin parisien et non sur le Massif armoricain qu'on retrouve quelques kilomètres plus à l'ouest. Le spectre faunique est similaire aux ensembles connus pour la même période dans le reste de l'ouest de la France, avec une prépondérance du bœuf sur les autres espèces.

Le site de la Fauche Verdon permet donc d'approcher un type d'occupation et des structures bien documentés dans d'autres régions de Gaule (notamment en Gaule de l'Est et du Centre) mais jusqu'alors méconnus dans notre région où les types de sols ne sont guère propices. Le substrat constitué de marnes à ostracées imperméables a joué ici un rôle sans doute prépondérant dans le choix du mode de stockage.

Malgré un décapage étendu à l'ensemble de l'emprise routière et des diagnostics systématiques, les structures d'habitat liées à ce petit ensemble de stockage n'ont pas été retrouvées.

La présentation de cette opération sera l'occasion de replacer ses résultats dans un cadre régional et d'évoquer de récentes découvertes faites dans le département.

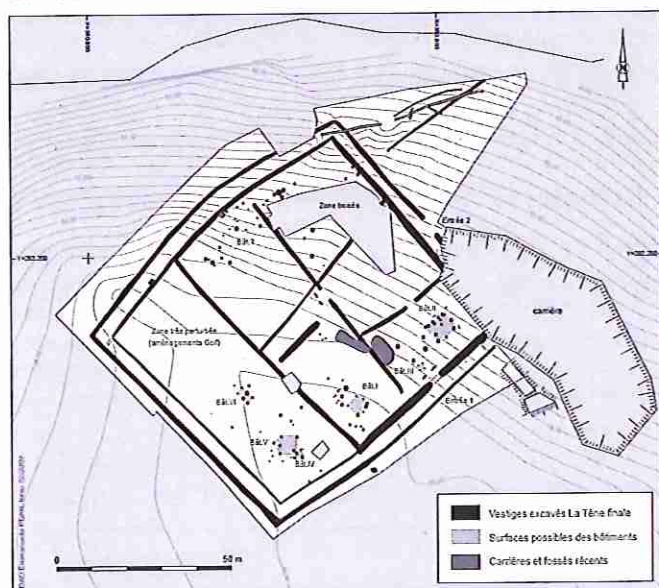
This image shows a single sheet of white paper with horizontal blue or grey ruling lines. The lines are evenly spaced and run across the width of the page. There is no handwriting or other markings on the paper.

La ZAC du Plateau de la Mayenne, pour la troisième tranche de son extension (ancien terrain de Golf de Angers-Avrillé - Maine-et-Loire), a fait l'objet d'un Diagnostic archéologique (J. Tourneur, 2006) qui a principalement eu pour objectif et résultat, de caractériser le site de Beauséjour, antérieurement repéré par photographie aérienne.

Cet enclos fossoyé quadrangulaire à enceinte double est implanté en rebord de plateau et haut de versant abrupt (de 48 à 55 m NGF), surplombant d'une quarantaine de mètres la vallée de la Mayenne et sa confluence avec la Sarthe. Sous un maigre horizon de terre végétale, le substrat rocheux est ici constitué d'alternances de veines schisteuses et gréseuses compactes. Dans ce contexte géomorphologique a priori assez peu propice à une bonne conservation, on peut cependant considérer que le taux d'érosion "naturelle" du site n'est pas particulièrement poussé et surtout globalement homogène. En revanche, les aménagements anciens liés au Golf (bunkers sableux, tranchées de drainage, d'arrosages, plantations,...) ont ponctuellement perturbé le terrain de façon tragique : ainsi, l'angle intérieur occidental de l'enclos peut-il être considéré comme totalement dévasté, seuls les prolongements des structures linéaires y ayant été identifiés avec certitude ! Une vaste carrière ouverte à pour sa part occulté toute la délimitation de l'angle oriental.

Sur une superficie prescrite et décapée d'environ 1 ha, la fouille réalisée à l'automne 2008 a permis de mettre en évidence les caractéristiques morphologiques de l'enclos (intégralement sur emprise), d'établir la succession des différents aménagements, et d'en définir les limites chronologiques (strictement La Tène finale, Ier siècle avant J.C.).

Sous son aspect final, Beauséjour est un enclos type ferme indigène, quadrilatère de 82 x 92 m, soit une surface totale enclose de 7500 m² ; les petits côtés sont parallèles et rectilignes, les longs cotés sont légèrement bombés (forme en "tonneau", allongée SW-NE), la largeur effective variant entre 76,5 m (côté sud-ouest) et 88 m (zone médiane). La principale caractéristique morphologique de l'enceinte est d'être doublée, à l'intérieur, par un second fossé sur tout son périmètre ; ces deux creusements parallèles délimitent un couloir régulier de 3 à 4 m de large, exempt de tout vestige : on peut imaginer ici la présence d'un talus défensif - le fossé interne servant éventuellement au calage d'une palissade (dans sa phase finale) -, d'une haie large bordée de deux fossés drainant, voire d'un simple corridor périphérique destiné au parage du bétail à proximité immédiate des lieux de vie.



Angers (Maine-et-Loire) - Beauséjour : Plan général de l'enclos (Phases 1 et 2, La Tène finale)

Le petit côté nord-est peut être considéré comme la façade de l'enclos, avec en son milieu, une interruption de creusement du fossé extérieur sur un peu plus de 5 m de large, matérialisant un accès direct à l'espace interne. Ce dernier (réduit à environ 5800 m² disponibles) est partagé en 5 surfaces individualisées de tailles variables, délimitées par des tronçons de fossés orthogonaux, intégrant ou non des constructions diverses (bâtiments, greniers,...). Parmi celles-ci, on notera la présence classique des "greniers" à 4 poteaux (Bât.III, IV, VI) et une sorte de "standardisation" des bâtiments sur un module de base à 5 poteaux (4 pour l'architecture principale et 1 en abside), de 4 à 5,5 m de large, pour 5 à 7 m de long (avec abside en pignon) - Bât.I, II, V -.

Ce schéma définitif n'est que l'aboutissement de l'évolution continue in situ d'un enclos initial, repris, agrandi et ré-agencé au long de l'occupation. Grosso modo, cet enclos fondateur est un rectangle allongé nord-ouest/ sud-est (perpendiculaire à l'enclos final), de 55 x 75 m (4200 m²), qui dans la topographie "achevée", correspond aux délimitations des deux-tiers orientaux de l'enclos interne.

Les deux seuls éléments qui semblent être effectivement abandonnés entre plan initial et plan final sont, d'une part un petit fossé de partition interne (légèrement oblique et "discordant"), d'autre part la matérialisation d'une entrée (interruption de creusement de 3 m, vestiges d'un portail) sur le petit côté sud-est.

Dans l'enceinte elle-même et ses cloisonnements identifiés, l'évolution de l'organisation spatiale et l'attribution de telle ou telle fonction à chaque "module" sont difficiles à définir formellement. En effet, certaines zones "vides" ne sont que le reflet des destructions antérieures à notre intervention (angle nord-ouest notamment) et, à l'inverse, des secteurs denses en vestiges peuvent correspondre indifféremment à l'une, l'autre ou les deux phases majeures de l'évolution du site.

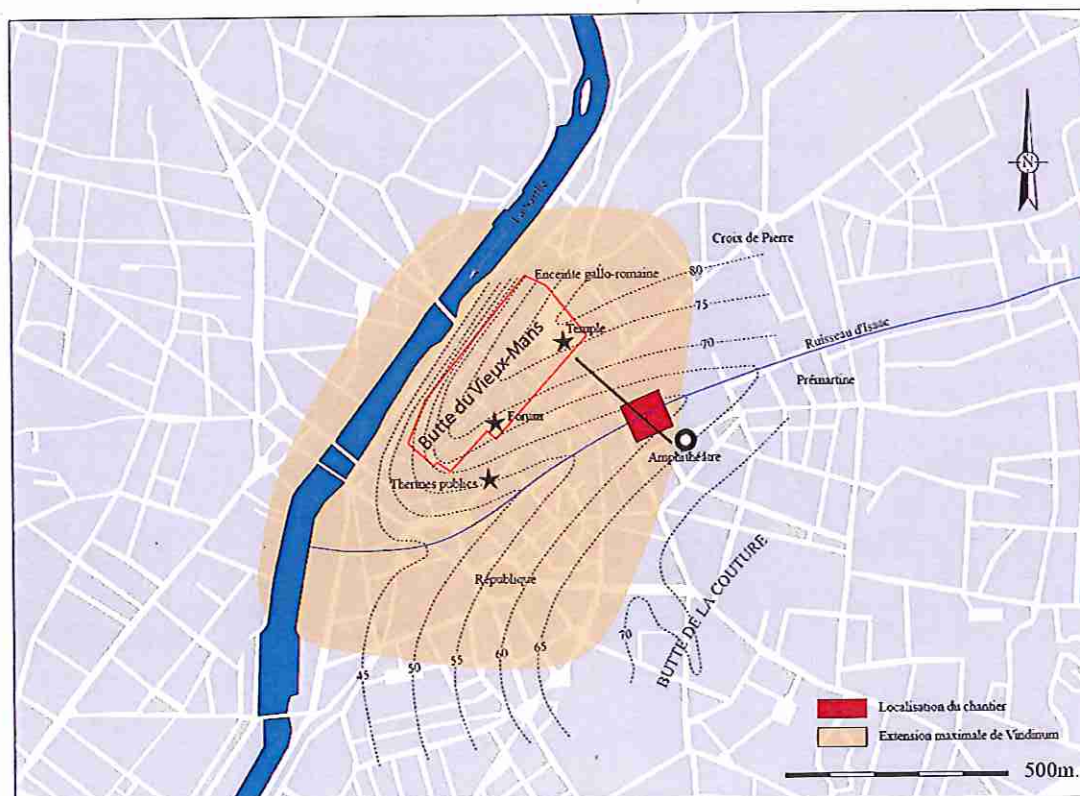
En aucun cas le mobilier archéologique, homogène, relativement peu abondant et provenant dans sa grande majorité des fossés internes communs à l'ensemble de l'occupation, ne permet de caractériser la chronologie des aménagements : une datation La Tène finale (La Tène D), éventuellement un peu tardive (La Tène D1b/début La Tène D2) - avec prudence - a été retenue pour le fonctionnement global du site (plus ou moins 2 générations).

Beauséjour est définitivement abandonné dans la seconde moitié du Ier siècle avant notre ère, sans le moindre indice de fréquentations sporadiques plus tardives.

La première tranche de fouille s'est déroulée d'avril à septembre 2009, en application d'un arrêté de prescription définissant principalement deux axes d'intervention : l'étude des vestiges antiques présents sur toute l'emprise et la fouille fine de charniers révolutionnaires cantonnés dans la partie nord-est du secteur étudié. D'une superficie de 3300m², elle s'est intéressée à la partie centrale du site ; une seconde tranche de 5000m² sera mise en œuvre ultérieurement, après la construction d'une paroi moulée permettant une intervention en toute sécurité (la profondeur d'enfouissement des couches archéologiques est en effet importante, comprise entre 3 et 7,50 m).

Concernant l'Antiquité, et contrairement aux données acquises à l'issue des deux diagnostics préliminaires, le segment chronologique couvre une période inhabituellement large pour Le Mans, allant de la fin de La Tène au début du Bas-Empire. De part et d'autre d'un ruisseau qui traverse le site d'est en ouest, les plus anciens vestiges affichent une vocation artisanale affirmée, avec notamment un four de potier partiellement reconstruit avec une partie de sa production céramique. Ces restes côtoient des séries argileuses déposées en milieu aquatique, riches en macrorestes organiques dont des objets en bois travaillé (vannerie, planches...). Pour les périodes plus récentes, l'occupation s'organise le long d'une importante chaussée urbaine reliant deux édifices publics. Créée sous Tibère, elle est bordée par une dense ligne de bâti, inattendue dans ce secteur où l'on imaginait davantage une ambiance périurbaine comparable à celle des sites proches (constructions éparées formant un tissu lâche en zones peu aménagées). Une autre originalité du site est la mise en eau du fond de vallée, avec la création d'un bassin bordé de murs, reconnu sur plus de 1600 m² mais dont les bords nord et est se situent au-delà des limites de l'intervention. A partir du milieu du III^e siècle, le site est progressivement abandonné, le bassin évolue vers un marigot et l'occupation cède la place à une zone funéraire diffuse, prolongement d'une nécropole déjà connue au sud.

La bataille du Mans, qui opposa en décembre 1793 l'armée catholique et royale aux forces républicaines, s'est soldée par plusieurs milliers de victimes dont une partie (environ 2000 selon les textes d'époque) a été inhumée d'urgence aux abords immédiats du site. L'emprise de la fouille ne concerne que la frange sud de la zone de charniers mais l'intervention a néanmoins mis au jour 9 fosses regroupant 159 corps. Leur fouille méthodique a permis de collecter un matériel d'étude inédit qui, en complément (ou contradiction) des témoignages écrits disponibles, apportera de nombreuses informations sur la bataille elle-même (nature de la traumatologie et des causes de la mort, pourcentage d'hommes, femmes, enfants...) mais aussi sur l'état sanitaire de cette armée en déroute depuis plusieurs semaines ainsi que, d'une façon plus large, sur la paléodémographie d'une population rurale de l'Ouest de la France à la fin du XVIII^e siècle. Les études, multiples et pluridisciplinaires, sont encore en cours et se prolongeront au moins durant un an ; les résultats ne sont donc encore que partiels mais quelques aspects se dégagent déjà, notamment la possibilité de restitution des types de combats en fonction des lieux de ramassage des corps et de leur concentration dans les charniers.



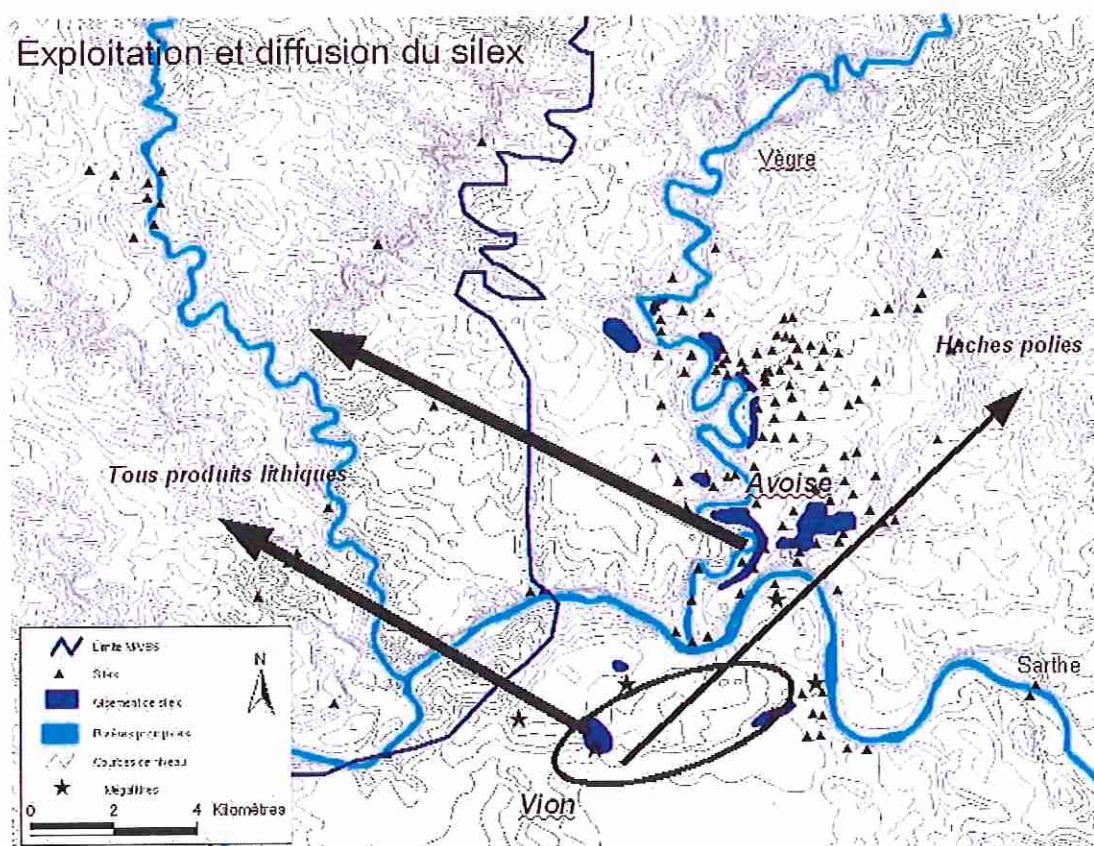
Localisation du site dans la ville antique et tracé de la voie découverte

This image shows a single sheet of white paper with horizontal ruling lines. The lines are evenly spaced and run across the width of the page. There are no margins, text, or other markings on the paper.

SABLÉ-SUR-SARTHE (72) : STRATÉGIE D'APPROVISIONNEMENT EN SILEX À LA PÉRIODE NÉOLITHIQUE

Emmanuel Georges et André Le Normand

A l'interface entre massif armoricain et bassin sédimentaire, dans un espace de 30 km de côté, l'étude d'une quarantaine de sites d'occupation humaine du Néolithique a permis de saisir la stratégie d'exploitation de la matière première lithique et son évolution dans le temps. Les types de silex du Bajocien sont diversifiés et les gisements bien identifiés, ce qui a permis de reconnaître 5 types de silex et leurs gisements spécifiques. Le silex de type Vion est le plus couramment utilisé avec une présence moyenne de 70% au Néolithique moyen et de 50 % au Néolithique récent-final. Cette baisse d'influence est compensée par une exploitation accrue du silex de type Avoise et une diversification des silex locaux rencontrés. Pour les occupations situées sur le massif armoricain la tendance à la diversification est amplifiée dès le Néolithique moyen et se renforce au Néolithique récent-final. L'outillage est largement indifférencié quelque soit le type de silex et les qualités à la taille des roches siliceuses sont largement similaires. En ce qui concerne le macro-outillage, les tranchets et ciseaux sont très majoritairement issus de Vion et les lames de haches sont exclusivement fabriquées dans ce type de silex. Ce dernier est le seul à faire l'objet d'une exploitation en minière et être encerclé de quatre menhirs ou groupes de menhirs dans un département qui en est largement dépourvu. Cette étude permet d'approfondir les notions de symbolique des matières siliceuses, de territoire où encore de sociétés au néolithique.

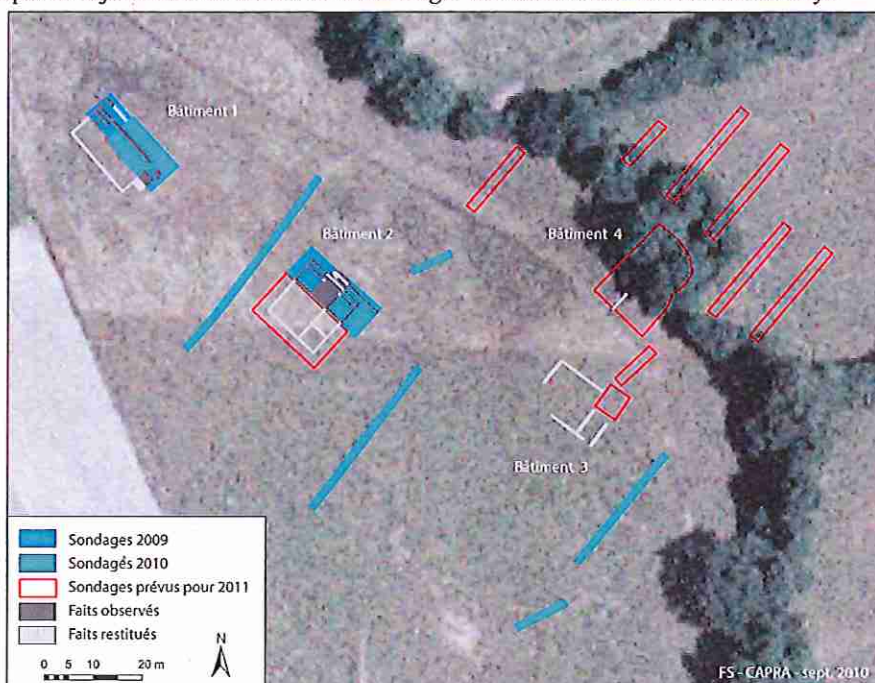


MONT-ST-JEAN (72) : L'ÉTABLISSEMENT GALLO-ROMAIN DE ROULLÉE, REPRISE DES FOUILLES 2009/2010

Florian Sarreste

En 1844, le vicomte de Dreux-Brézé fait opérer le dégagement de substructions visibles dans un pré proche de la ferme de Roullée (Mont-Saint-Jean, Sarthe), dont il est propriétaire. Rapidement est mis au jour un bâtiment maçonné d'époque romaine pourvu d'une mosaïque à décors marins – la seule mosaïque figurée connue dans les campagnes cénomanes –, de sols de béton, d'enduits peints et de tubuli (conduits muraux servant à la circulation d'air chaud) (Drouet, Hucher 1845 ; 1856). Ces éléments permettent d'identifier un balnéaire (thermes privés), probablement associé à une opulente résidence rurale (Bouvet 2001 : 365-367). Le site de Roullée a été interprété, dès sa découverte, comme une villa malgré l'absence d'autres bâtiments, notamment d'une partie résidentielle ou d'annexes en lien avec les productions agricoles (*pars rustica*).

52 squelettes ont été exhumés des ruines du balnéaire par les ouvriers du vicomte. Ces sépultures, interprétées à tort comme les restes des victimes d'un massacre liés aux invasions barbares lors de leur découverte (Drouet, Hucher 1845 ; Bouton 1962), révèlent probablement la réoccupation funéraire du bâtiment romain durant les premiers temps du Moyen Âge (Drouet, Hucher 1856 : note 1). Malheureusement, la totalité du matériel archéologique recueilli lors de cette première fouille a été perdue. De même, la mosaïque, restée sur place après sa mise au jour, a été détruite par les intempéries et peut-être aussi par les récupérations sauvages (Hucher 1873-1874). 30 ans après le compte-rendu de la première fouille, Eugène Hucher, conservateur du musée du Mans, rapporte la découverte d'une statuette à proximité de Roullée (Hucher 1873-1874). C'est la seule pièce conservée. Elle est exposée aujourd'hui au Musée d'Archéologie Nationale à Saint-Germain-en-Laye.



La situation de l'établissement de Roullée, au nord de l'une des plus importantes zones de production sidérurgiques antiques de la région, située dans la partie orientale de la forêt de Sillé, pose la question des relations entretenues par ce site avec l'activité métallurgique (Sarreste 2008). C'est dans cette perspective qu'un projet d'évaluation a été lancé en 2008.

En préalable à la reprise des fouilles a été menée une prospection géophysique (électrique et magnétique) sur 1,7 ha de part et d'autre du ruisseau de Roullée, en aval de la ferme du même nom. Celle-ci, réalisée par la société Géocarta dans le cadre de l'ANR CELTECOPHYS dirigée par K. Gruel (UMR 8546 – CNRS/ENS), a été implantée grâce aux informations du propriétaire actuel de la parcelle. La prospection géophysique a permis de cerner le passage d'un paléochenal (attribuée suite à l'étude géomorphologique à la fin de l'ère glaciaire) et trois ensembles d'anomalies, interprétés comme des bâtiments, numérotés de 1 à 3 du nord au sud. Le bâtiment 3 a été identifié, en raison de ses dimensions, au balnéaire dégagé au XIX^e s. et jusque là non localisé. Deux campagnes de fouilles ont été menées en 2009 et 2010 (Sarreste, Jaffort, Marcoux 2009). Elles ont donné lieu à l'ouverture de 12 sondages concernant principalement les bâtiments inédits, 1 et 2.

La prospection géophysique et les deux premières campagnes de fouilles permettent de dresser un tableau du site Roullée bien différent de celui connu jusqu'ici par les découvertes anciennes. L'établissement rural s'étend sur au moins 5 000 m² et comprend au minimum quatre bâtiments (fig. 1). L'aile balnéaire dégagée en 1844 semble être le seul édifice maçonné ce qui explique sans doute qu'il ait perduré et qu'il fut encore visible au milieu du XIX^e s.

La structure la plus ancienne repérée dans l'emprise des fouilles est un fossé dont le comblement date l'abandon du troisième quart du Ier s. ap. J.-C. C'est probablement vers cette époque que sont construits les bâtiments 1 et 2, au moins dans leur premier état. Ils sont occupés jusqu'au IIIe s. au moins. Le bâtiment 2 connaît plusieurs phases de réaménagement. Les éléments céramiques indiquent que celui-ci, ou au moins ses ruines, sont encore fréquentées durant le haut Moyen-Âge (VIIe-IXe s.) époque à laquelle la nécropole serait installée dans le balnéaire voisin.

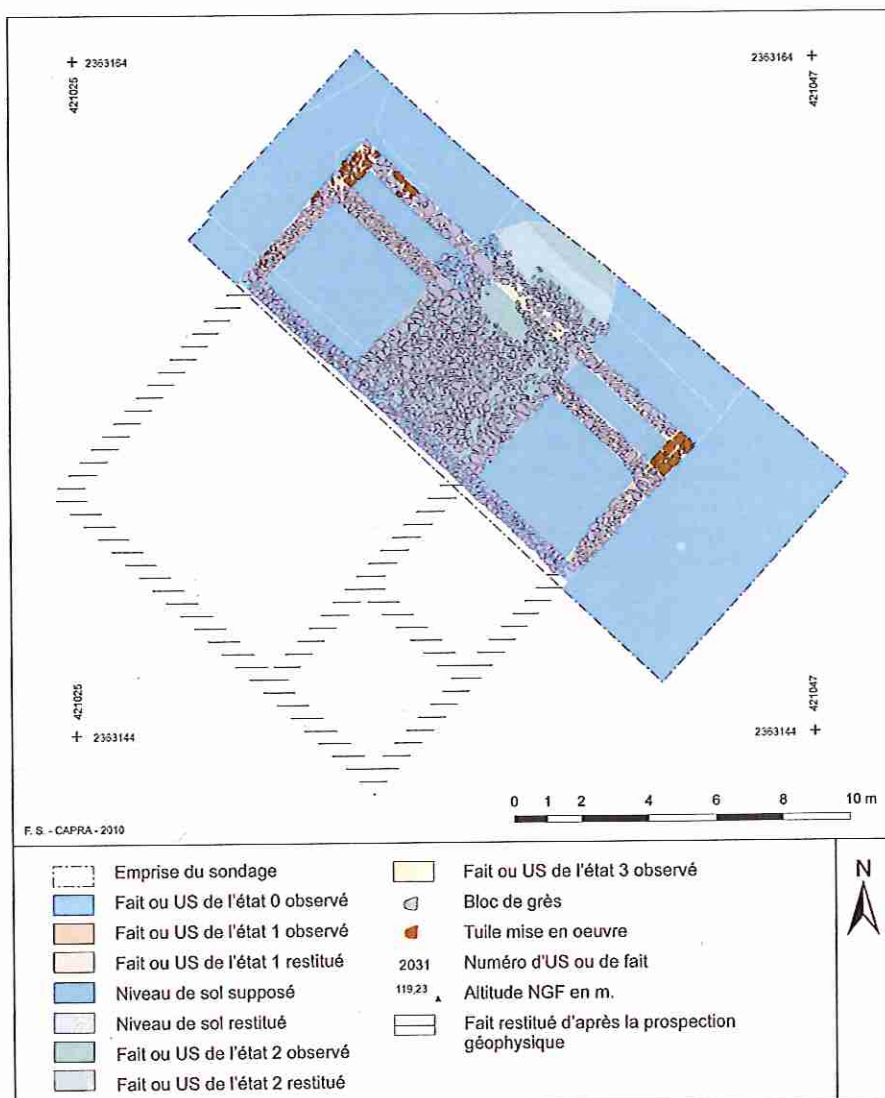


Fig. 2 : Roullée (Mont-Saint-Jean, Sarthe) : plan de l'état 3 du bâtiment 2 (extension maximale)

Les deux bâtiments étudiés ne sont pas connus dans leur intégralité et il est trop tôt pour affirmer leur fonction. Toutefois, il est établi que le bâtiment avait une fonction résidentielle et artisanale. Le bâtiment 2 est plus probablement lié à la vie rurale (grange) mais la majeure partie de sa surface reste à fouiller et de nouveaux éléments pourraient remettre en cause cette première interprétation (fig. 2). En outre, la découverte de meules de moulin hydraulique prouve l'existence de ce type d'installation sur place, probablement le long du ruisseau de Roullée, dont le cours ancien reste à déterminer. Enfin, la partie résidentielle reste totalement à découvrir et à comprendre. Les indices relevés lors de la campagne 2010, ajoutée aux éléments fournis par les fouilles anciennes semblent indiquer la présence ici d'édifices plus soignés que ceux dégagés jusqu'à présent.

L'apport de la reprise des fouilles sur le site de Roullée dépasse largement les questions originelles, centrées sur la métallurgie du fer. La fouille de ce site s'inscrit dans la problématique plus large de l'étude du monde rural gallo-romain, et plus spécifiquement des campagnes cénomanes, qui restent encore largement méconnues. C'est pourquoi, la poursuite de l'évaluation du site sera demandée à partir de 2011 dans le cadre d'une autorisation triennale.

Bouton 1962 : Bouton A. - *Le Maine : histoire économique et sociale des origines au XVI^e siècle*, Monnoyer, Le Mans, 830 p.

Bouvet 2001 : Bouvet J.-P. (dir.) - *La Sarthe*, coll. CAG, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, MSH, 518 p.

Drouet, Hucher 1845 : Drouet C., Hucher E. - Mosaïque de Mont-Saint-Jean, *Bulletin Monumental*, 11, 2^e série, 1 : 47-51.

Drouet, Hucher 1856 : Drouet C., Hucher E. - Notice sur la mosaïque de Roullé, à Mont-Saint-Jean (Sarthe), in : Hucher E. (dir.) - *Études sur l'histoire et les monuments du département de la Sarthe*, Le Mans : Monnoyer ; Paris : Didron, Dumoulin ; Oxford : Parker (rééd. 1896) : 239-243.

Hucher 1873-1874 : Hucher E. - Statuette gauloise découverte à Roullé, commune de Mont-Saint-Jean (Sarthe), *B.S.A.S.A.S.*, 22 (2^e série, 14) : 755-763.

Sarreste 2008 : Sarreste F. - *La sidérurgie ancienne dans le Bas Maine (VIIIe s. av. J.-C. - XVe s. ap. J.-C.)*, Thèse de doctorat de l'Université F.-Rableais de Tours, 2 vol., 534 p.

Sarreste, Jaffrot, Marcoux 2009 : Sarreste F. avec les contributions de Jaffrot E. et Marcoux N. - *Archéologie dans le Silléen*, rapport d'opérations programmées sur les sites de Roche Brune (Pezé-le-Robert, Sarthe) et Roullée (Mont-Saint-Jean, Sarthe), SRA des Pays de la Loire, Nantes, 154 p.

FLÉE (72) : OPÉRATIONS DE SONDAGES SUR LE SITE DE LA CHAPELLE STE-CÉCILE

Antoine Guicheteau et Guillaume Marie

Suite à la découverte d'un sarcophage en tuffeau lors des travaux de restauration de la chapelle Ste-Cécile il a été décidé en partenariat avec le service régional de l'archéologie de mettre en place une opération de sondages en préalable à l'aménagement d'un système de drainage autour de la chapelle. Le site est situé sur un éperon dominant la confluence du Loir et du Dinan dans le sud-est du département de la Sarthe. Aujourd'hui isolée, la chapelle Ste-Cécile était durant le Moyen Age et l'époque moderne le centre d'une paroisse avant de périr et d'être rattachée à la fin du XVIIIe siècle à la commune limitrophe de Flée.

Le principal résultat scientifique de cette opération est la mise en évidence d'une occupation funéraire du site du haut Moyen Age à l'époque moderne. Un fragment de cuve de sarcophage en tuffeau a notamment été trouvé lors de l'opération en plus de celui découvert fortuitement lors des travaux de restauration sous le chevet de la nef romane. S'ensuit une phase d'occupation du cimetière durant le bas Moyen Age de part et d'autre des murs gouttereaux de la chapelle avec peut-être déjà les prémices d'une organisation interne du cimetière puisque la partie sud pourrait déjà être en partie réservée aux enfants. A la fin du bas Moyen Age, le site connaît une phase de travaux et d'aménagements qui se traduit par la construction d'un trottoir empierré le long du mur gouttereau nord de la chapelle afin de desservir une porte, par la construction d'un mur délimitant le cimetière, par le percement de nouvelles ouvertures et par le rajout de contreforts afin vraisemblablement de stabiliser la nef de la période romane. Pour la période moderne, il est possible d'entrevoir l'organisation interne du cimetière puisque la partie sud est désormais exclusivement consacrée aux enfants de moins de 10 ans inhumés soit en cercueil, soit en linceul. Par déduction, il est probable que la partie nord devienne alors l'espace d'inhumation des enfants de plus de 10 ans et des adultes.

Ainsi, cette opération permet de mieux appréhender l'évolution des pratiques funéraires au Moyen Age dans le Maine particulièrement pour ce qui concerne l'évolution des modes d'inhumation et l'organisation interne de l'espace funéraire.

L'OPPIDUM DE MOULAY (53), LES FOUILLES DE LA RN 162

Elven Le Goff

À Moulay, à l'extrémité d'un vaste promontoire granitique situé à la confluence des rivières de la Mayenne et de l'Aron, l'un des plus grands *oppida* de la Gaule est actuellement en cours de fouille. Reconnu depuis le XIXe siècle sous la forme d'une enceinte fortifiée de 12 ha, dont l'attribution à l'époque gauloise a été démontrée au début des années 1970, le site est aujourd'hui identifié sur 135 ha. En effet, le diagnostic archéologique réalisé en 2004 à l'occasion du projet de déviation de la RN 162, passant à moins de 300 m à l'est de l'enceinte anciennement connue, a révélé de nombreux indices des IIe et Ier siècles avant notre ère matérialisant ainsi un habitat beaucoup plus vaste, délimité par un second rempart.

Localisé à moins d'une dizaine de kilomètres de la ville romaine de Jublains qui fait office de capitale pour le territoire politique des Aulerques Diablintes, l'*oppidum* de Moulay correspond selon toute vraisemblance au chef-lieu de la cité gauloise préexistante.

Projet archéologique hors norme se développant sur plus de 11 ha, la fouille concerne une surface d'étude linéaire longue de 1400 m. Traversant de part en part l'enceinte extérieure de l'*oppidum*, elle offre l'opportunité de porter un regard inédit sur ces agglomérations celtiques fortifiées dont le phénomène se développe à l'échelle européenne, notamment sur les problématiques du développement spatial de la ville et de la structuration urbaine.

This image shows a single sheet of white paper with horizontal blue or grey ruling lines. The lines are evenly spaced and run across the width of the page. There are no margins, text, or other markings on the paper.

Le tracé de la ligne à grande vitesse Le Mans - Rennes comporte 182 km en section courante auxquels s'ajoutent 32 km de raccordements (Sablé sur Sarthe, Laval).

Sur ces 214 km, 165,5 km concernent directement les Pays de la Loire (93 km en Sarthe et 72,5 en Mayenne) soit une surface de 979 ha sans les travaux connexes à venir.

Comme c'est souvent le cas sur les grands tracés, les territoires traversés sont hétérogènes et présentent une diversité des milieux naturels, archéologiques et historiques. Toutefois, la réunion, la confrontation de toutes ces données et les analyses croisées font émerger des tendances permettant d'envisager des problématiques scientifiques localisées.

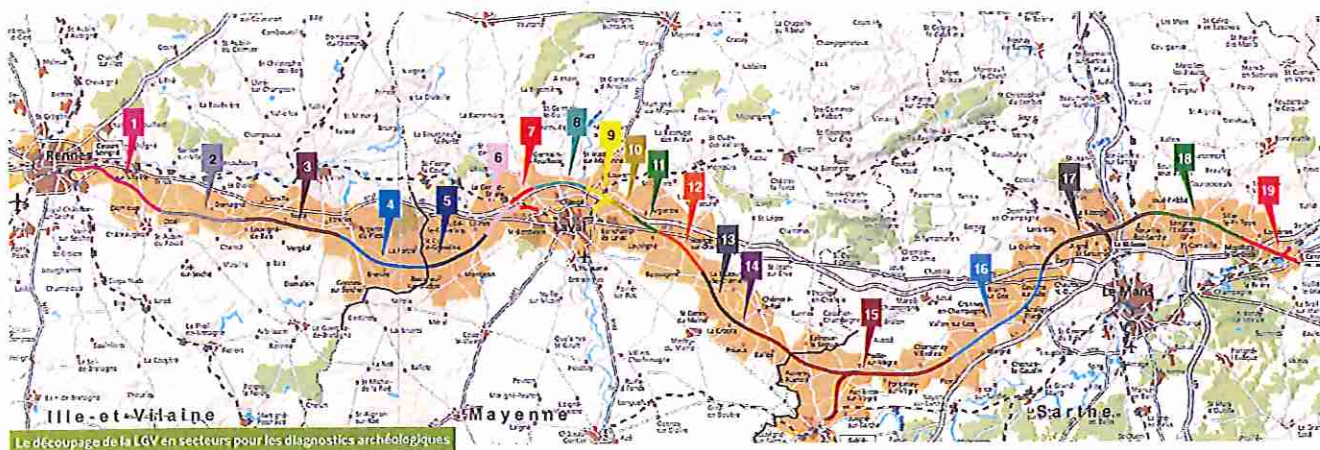
L'aboutissement logique de ces réflexions a conduit à proposer un découpage sectoriel de ce linéaire prenant en compte, pour chaque segment, un maximum de données cohérentes.

C'est ainsi que le tracé LGV (raccordements compris) de la section Pays de la Loire a été divisé en 15 secteurs archéologiques d'une longueur variant de 1,8 km à 45 km.

Les diagnostics archéologiques ont débuté fin 2009 sur la section courante et les raccordements. Ces derniers seront réalisés sur les travaux connexes (redressement routier, bases de vie...) au fur et à mesure de l'avancement détaillé du projet de construction de la ligne. L'ensemble des diagnostics devrait s'achever à l'horizon 2012.

Les diagnostics sur les sections courantes des "lots" archéologiques n° 19, 18, 17, 12 sont achevés sur le terrain, et sont en cours sur les secteurs n° 16, 15, 8 et 5 dont la phase terrain devrait s'achever en janvier/février 2011. Pour l'année 2011, il restera à diagnostiquer 48 km de linéaire et les emprises des travaux connexes.

Un peu moins d'une cinquantaine de sites ou indices ont été mis au jour jusqu'à présent (octobre 2010). Ils s'échelonnent de la Préhistoire ancienne (moustérien) au bas Moyen Âge (maison forte).



MERVENT (85), RUE DE LA CHALANDERIE : UNE AGGLOMÉRATION DE HAUTEUR DE LA FIN DU PREMIER ÂGE DU FER

Olivier Nillesse



Photographie aérienne du site avant la fouille, cliché H. Patitier.

Le poutrage des niveaux supérieurs est daté entre La Tène C2 et le Haut-Empire. La surface enclose atteint alors 35 hectares. Une fouille de 6 hectares a été réalisée entre ces deux remparts, au pied du premier.

L'éperon de Mervent est fréquenté dès le paléolithique comme en témoigne quelques racloirs, le néolithique apparaît avec quelques objets résiduels comme des talons de haches polies (étude C. Rich). Le Bronze final n'est attesté que par un fragment de plat à marli gravé et une perle biconique en pâte de verre.

L'occupation majeure se situe au premier Âge du Fer. 1004 structures ont été fouillées. La présence de deux sources issues de nappes perchées a en partie conditionné l'organisation spatiale de l'agglomération. L'une au Sud est associée à de nombreuses fosses d'extraction de l'argile. L'ensemble correspondant probablement à une zone de fabrication de torchis. La seconde à l'Ouest qui a débit plus important est ceinturée de nombreux bâtiments, c'est un des secteurs principaux d'habitation, consommateurs d'eau. Plus de 35 bâtiments sur quatre poteaux ou plus ont été fouillés. Quelques-uns sont identifiés comme des maisons en raison de leur architecture. Pour les autres, les interprétations sont plus hésitantes. Des structures à deux poteaux peuvent correspondre à des constructions simples avec panne faite à demeure maintenue par deux montants et toit retombant au sol.



Photographie aérienne du site en fin de fouille, cliché H. Patitier.

Les activités reconnues sont peu nombreuses. Des fours ou des foyers ont un usage culinaire. Les meules témoignent de la transformation des produits de l'agriculture. De rares carporestes indiquent la culture de la féverole (étude F. Durand). Les fusaïoles se rapportent au filage de matières végétales ou animales. Quelques rares scories ne permettent pas d'envisager une production paléo-manufacturière sur le site. Le métal n'étant pas conservé, une bonne part des activités nous échappe. La céramique est abondante avec 6918 NR pour 500 NMI dont 93 seulement sont identifiés à une forme. L'élaboration d'une typologie régionale (Pays-de-la-Loire et Deux-Sèvres) à partir de 58 sites a permis de dater le site au Hallstatt D2/D3, l'occupation la plus forte correspondant peut-être au Hallstatt D3. L'organisation sociale de l'habitat n'est pas fortement structurée, mais au Sud-Est, secteur le plus haut du site, on trouve une grande maison à l'architecture plus complexe que les autres dont les fosses à proximité ont livré d'importantes quantités de mobilier, souvent de qualité et les deux seuls probables luminaires du site. Après le Hallstatt D3, cette partie de l'éperon n'est plus occupée. On peut envisager un abandon du site ou un déplacement à l'intérieur du plus petit méandre, vers le Sud-Est au-delà du rempart du Bourg. Cette zone correspondant au centre du bourg actuel ne pourra jamais faire l'objet d'opérations archéologiques de grande ampleur, mais le diagnostic prescrit au lieu-dit La Vallée, en contrebas de l'éperon rocheux, pourrait permettre de poursuivre l'enquête. La parcelle concernée est en effet susceptible de livrer d'importantes couches de colluvions qui ont peut-être piégé les témoins de l'occupation du sommet de l'éperon. Leur datation affinerait certainement nos connaissances sur l'évolution de cet habitat de hauteur.



Céramique de la fosse 838 (Hallstatt D2/D3), cliché H. Patitier

Dans la zone explorée, l'occupation reprend à La Tène C1. Elle est limitée dans l'espace aux alentours de la source Ouest. Elle ne concerne que huit structures comme l'aménagement de la source, une probable tombe datée par la présence d'une *catillus* et un imposant silo de plus de 2,20 m de profondeur. Pour la céramique, on dénombre 2417 NR pour 219 NMI dont 47 individus identifiés à une forme. Aucun bâtiment ne semble pouvoir être mis en relation certaine avec cette phase. Ce secteur ne correspond peut-être pas à la zone résidentielle de l'habitat, il pourrait essentiellement être réservé au puisage de l'eau et au stockage du grain. Les activités reconnues sont également peu nombreuses : filage, mouture. Pour l'agriculture, un total de 4349 carporestes est décompté dans le silo (étude F. Durand). Les céréales livrent 1846 restes. Le millet commun est le plus abondant avec 921 paléosemences, il est suivi de l'amidonnier, principalement rencontré sous la forme de bases d'épillet et de bases de glume. Viennent ensuite l'épeautre, l'orge vêtue et le millet des oiseaux. L'en grain n'est rencontré qu'en petite quantité, de même que l'avoine cultivée dont l'identification est possible grâce à la présence de base de lemme et de fleurons. Les caryopses d'avoine isolés ne sont pas attribuables en tant que tels à la forme cultivée mais ils peuvent toutefois lui être attribuée par la présence des lemmes.



Céramique du silo 214 (La Tène C1), cliché H. Patitier

Les sources sont toujours utilisées à l'époque romaine. L'occupation de cette époque est très discrète, elle se résume à quelques tuiles ou de rares tessons. La fouille de 2004 réalisée à proximité du rempart découvert par N. Pétorin a permis de mettre au jour une partie d'un bâtiment sur poteaux attribuable au Haut-Empire. Les niveaux supérieurs de ce rempart sont datés entre -170 et + 19.

Pour le haut Moyen-âge, on dispose de mentions anciennes de découvertes de sarcophages au lieu dit La Vallée. Le Moyen-âge verra la construction du Château de Mervent et la réutilisation du rempart du Bourg. Il est alors rechargé et le fossé entièrement recreusé.

A l'époque Moderne, le rempart du Bourg est entaillé dans le sens de la longueur pour réaliser un chemin évitant la douve comblée instable et humide.

En 1996, E. Bernard réalise le premier sondage dans ce rempart et déclenche ainsi une série d'opérations archéologiques qui mèneront à la fouille de 2009.

ZAC de l'Aéropôle. Un secteur densément occupé du néolithique ancien au Moyen Âge.

Cette future ZAC à vocation économique se développe sur la frange sud-est de la commune de Mésanger, le projet s'appuyant sur la limite communale avec Ancenis. L'ensemble dessine un vaste quadrilatère de 1.2 km dans sa plus grande longueur pour une superficie globale de 441 076 m². Les prescriptions archéologiques ont concerné à ce jour 394 158 m², seuls 29 944 m² n'ont pu être étudiés du fait de la procédure d'acquisition en cours de la parcelle ZX 68. Au final, 364 214 m² ont pu être expertisés.

Cet aménagement vient s'appuyer en partie sur l'axe Ancenis-St Mars la Jaille/Candé soit la D.923 sur sa frange occidentale. La limite nord et nord-est est matérialisée par la voie communale reliant le village de la Mondaire et celui de la Roche. Le projet vient s'appuyer au sud sur l'emprise du périmètre actuel de la ZAC de l'Aéropôle, à 600 m au nord de l'autoroute A.11. En ce qui concerne la topographie générale du projet, elle se caractérise par plusieurs versants exposés majoritairement vers le sud et l'est. Un talweg court sur un axe orienté nord-nord-ouest/sud-sud-est dans le quart nord-ouest du projet. Enfin, une butte, bien présente dans le paysage n'a pu toutefois être explorée que partiellement sur sa frange nord et est, le reste étant sur des terrains déjà vendus. Le substrat reconnu au travers des différentes tranchées se compose essentiellement d'un schiste fortement lité et altéré, appartenant au complexe grésopélitique frasnien-dinartien du synclinal d'Ancenis (d5-h2), dans lequel vient s'insérer des cordons plus ou moins argileux. Ces derniers correspondent à des failles dans lesquelles on retrouve du schiste à l'état détritique présentant un aspect argileux. La couverture sédimentaire reposant sur ce socle rocheux est moyenne puisqu'elle ne dépasse pas en moyenne les 40 cm sauf sur la pointe ouest du projet où elle atteint 1.45 m d'épaisseur. Enfin, la prééminence citée précédemment correspond à une résurgence de microgranite appartenant au cortège filonien du Granite de Mésanger (μY) non mentionnée sur la carte BRGM du fait de ses dimensions restreintes.

Les résultats archéologiques sont significatifs puisque l'on dénombre pas moins de 6 gisements couvrant ainsi une superficie globale d'une vingtaine d'hectares. Le témoin chronologiquement le plus ancien est matérialisé par un individu céramique décoré recueilli en surface d'une fosse. Cet artefact présente les caractéristiques décoratives attribuées au complexe de la Hoguette, soit la phase ancienne du Néolithique ancien.

Ensuite, deux gisements attribuables au Néolithique ancien d'obédience Villeneuve-Saint-germain sont présents sous la forme de fosses, de structures de cuisson ainsi qu'un fond de cabane. Ce dernier a livré un corpus céramique et lithique attribuable à cet horizon chronologique. On notera également la présence de plusieurs individus appartenant à des bracelets en schiste.

Un autre gisement de type habitat se développe durant le Néolithique récent/final. Matérialisé essentiellement par des structures en creux de type fosse et trous de poteaux, ce site a livré également la présence de structures de cuisson. Il est recoupé partiellement par des structures du haut Moyen Âge.

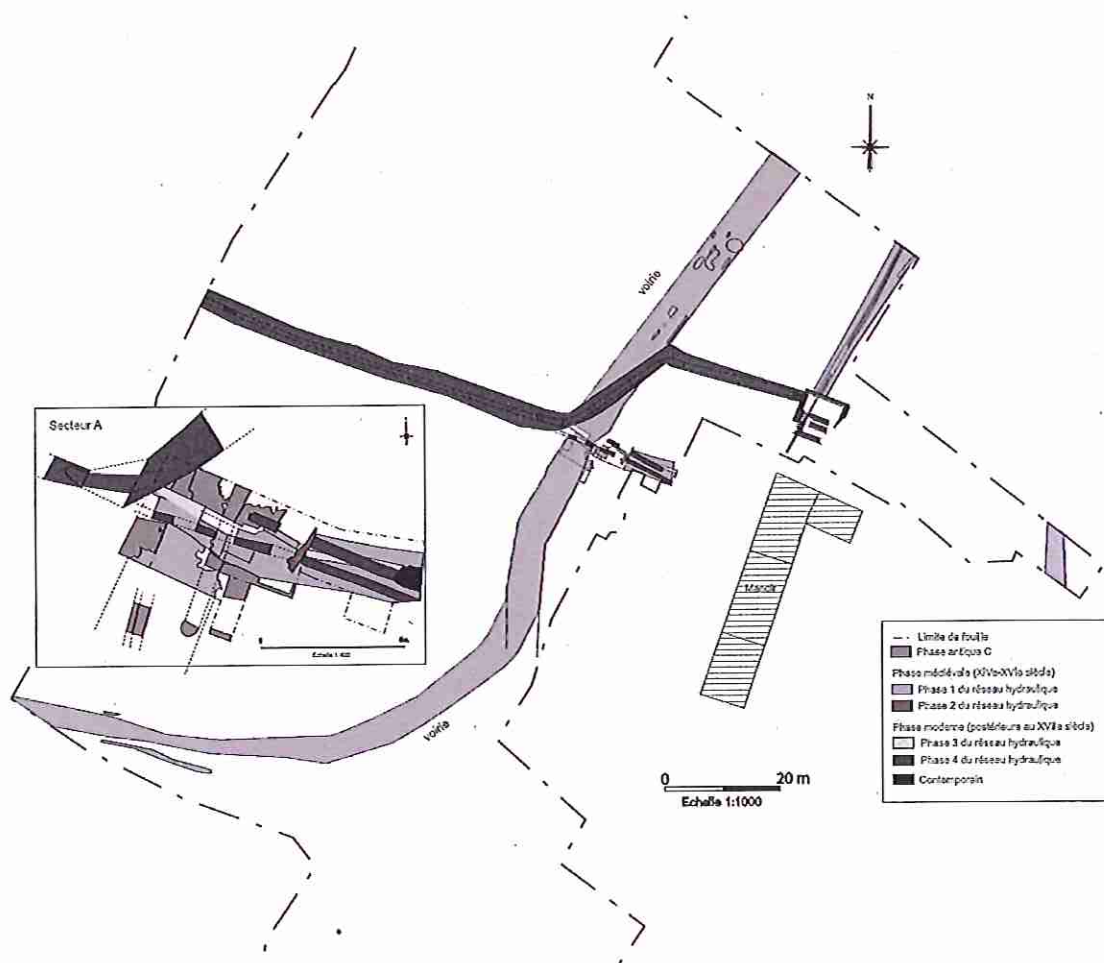
L'occupation la plus développée sur le projet de la ZAC est rattachable au haut Moyen Âge (VIe/VIIe au Xe siècle). Elle occupe ainsi une surface d'une quinzaine ha, recoupant partiellement les gisements du Néolithique ancien et récent. De nombreux fossés découpent différents espaces aux vocations diverses (habitats, activités artisanales). Plusieurs axes de cheminement viennent alimenter cet ensemble structuré qui présente les caractéristiques d'une organisation spatiale du genre hameau. Les bâtiments se matérialisent sous la forme de trous de poteaux mais également de légers solins. L'activité métallurgique semble être bien présente. Enfin, le site est fermé sur toute sa face nord, soit au moins sur 750 m de long par un enclos palissadé fortement ancré et régulier. Les chemins creux, alimentant le site, traversent cette enceinte à différents endroits aménagés. Le tout dégage, au travers des premières tranchées de diagnostic, une cohérence et un découpage spatial organisé.

Pour finir, une occupation médiévale du XIIIe siècle a été détectée partiellement. Elle semble se poursuivre sous le lieu-dit actuel de la Roche. Ce site se matérialise par le biais d'un fossé-chemin qui ceint un espace occupé par des fossés, fosses et autres trous de poteaux marquant une occupation rurale. Des restes de bâtiments sur solins sont également présents.



La fouille de la ZAC Erdre-Porterie a permis d'étudier une partie d'un grand domaine foncier implanté dans le paysage périurbain de l'agglomération nantaise, depuis ses origines gallo-romaines. Une réoccupation du site à partir du XIV^e siècle se traduit par d'importants aménagements de canalisations et de fossés exutoires (30 structures au total dont 8 canalisations) destinés à drainer le terrain mais aussi à évacuer les eaux sales du manoir de Porterie. Malgré des problèmes de dysfonctionnement liés à une absence d'entretien et de curage du fossé principal au fond duquel s'écoule ces eaux, des canalisations maçonnées vont se succéder les unes sur les autres entre le XV^e et le XVII^e siècle, dans ce même fossé.

Témoin à la fois du dysfonctionnement de ce système d'évacuation et d'une volonté persistante des propriétaires successifs de Porterie d'évacuer ces eaux, la dernière phase d'aménagement du système est marquée par la construction d'un ouvrage titanesque. Installée au fond d'un fossé de plus de cent quinze mètres de long, à une profondeur atteignant parfois quatre mètres, une canalisation entièrement maçonnée formant un conduit de 0.50m de haut et d'une largeur variant de 0.50 à 0.32 m, reliée à une citerne, devait permettre d'entraîner ces eaux sales récupérées par un puisard, les éloignant ainsi de l'environnement proche du manoir. Le réseau de canalisations maçonnées souterraines, tel qu'il a été observé, est le résultat de plusieurs phases d'aménagements entre le XIV^e et le XVII^e siècle. Le site n'a pas livré une quantité importante de mobilier. Nous sommes néanmoins parvenus à identifier plusieurs phases d'aménagement grâce à l'établissement d'une chronologie relative.



Bilan scientifique

La fouille de la Zac-Richebourg-Sainte-Croix à Machecoul a été réalisée d'août 2009 à mai 2010 sur une superficie totale de trois hectares. Elle a livré de nombreuses structures archéologiques (plus de 1700), variées, s'échelonnant du Paléolithique au Bas Moyen Age.

Les occupations préhistoriques (Paléolithique et Néolithique) sont représentées par quelques structures en creux (fosses et trous de poteau). Leur implantation située en bordure d'une zone inondée tout le temps de la phase terrain ne nous a pas permis de mettre en évidence une organisation cohérente. Celles-ci semblent tout de même concentrées au sud de l'emprise (appelé Zone 3), en bas de pente naturelle, où des dépôts successifs d'alluvions de sable calcaire ont permis leur conservation. L'occupation protohistorique est peu dense et relativement dispersée sur toute l'emprise de la fouille. Néanmoins, deux horizons chronologiques ont pu être mis en évidence, le premier daté du Hallstatt final-Tène Ancienne représenté par douze structures en creux et le second de La Tène finale (5 structures). Malgré leur dispersion, une relative concentration (11 structures pour les deux horizons) est discernable au niveau de la Zone 3, probablement grâce aux conditions de conservation déjà évoquées.

Cette même Zone 3 est marquée par la succession de deux enclos augusto-tibériens, le premier rectilinéaire recoupé par le second curvilinéaire.

Les comblements de ces deux enclos sont scellés par une occupation antique stratifiée continue du I^{er} au III^e, voire IV^e, siècles de notre ère. Cette occupation se caractérise par au moins quatre niveaux successifs de sol ou de circulation associés à des structures bâties variées (bâtiment sur fondations de pierres sèches, bâtiment sur solin, bâtiments sur poteaux).

Au sud est de la Zone se développe un enclos quadrangulaire daté du I^{er} siècle de notre ère présentant un système d'entrée complexe sur structures périssable à l'ouest. A cette même période se met en place un réseau fossoyé drainant sous forme d'un grand fossé rectiligne collecteur d'orientation nord-ouest/sud-est (sens de la pente naturelle) dans lequel viennent se « jeter » de nombreuses ramifications fossoyées secondaires. Ces fossés présentent de nombreux creusements visibles en coupe mais également en plan par des tracés connexes multiples. Ce système de drainage semble avoir été utilisé jusqu'à l'époque moderne.

Une petite zone funéraire (daté du Bas-Empire dans l'état actuel de nos connaissances) a été mise au jour au nord de l'emprise. Elle est constituée de neuf individus (adultes, adolescents et enfants) et se structure en deux rangées recoupant partiellement un fossé d'enclos non daté.

Enfin, la fouille a permis d'étudier une partie de la basse cour de la motte castrale Sainte-Croix ainsi que les fossés d'enceinte associés. Comme cela avait déjà été observé lors du diagnostic réalisé par Frédéric Mercier (Inrap), deux phases chronologiques ont pu être mises en évidence. La première phase est datée des X-XI^e siècles principalement représentée par un fossé de haute cour et un fossé de basse cour. La seconde est marquée par la réalisation d'une nouvelle enceinte comblée au cours des XIII^e-XIV^e siècles et matérialisée par un fossé de haute cour et deux fossés successifs de basse cour. La basse cour a proprement parlé est constituée essentiellement de structures en creux (puits, silos, fosses à fonction artisanale ?, structures de combustion et rares trous de poteaux...) ayant été utilisées comme dépotoirs secondairement.

Le mobilier archéologique très riche et bien conservé étant encore en cours d'étude, il n'est pas possible à ce jour de proposer une répartition spatio-temporelle des structures au sein de la basse cour de la motte castrale.

COORDONNÉES



D.R.A.C

1 rue Stanislas Baudry
BP 63518
44035 NANTES cedex 1
Téléphone : 02 40 14 23 00
Télécopie : 02 40 14 23 01
www.pays-de-la-loire.culture.gouv.fr

Service régional de l'archéologie

Guy SAN JUAN
Téléphone : 02 40 14 23 30
sra.pays-de-la-loire@culture.gouv.fr

Service communication

Guillaume de la Chapelle
Téléphone : 02 40 14 28 28
Guillaume.De-La-Chapelle@culture.gouv.fr



Conseil Général de Maine-et-Loire

Hôtel du département
Place Michel Debré
BP 94104
49041 Angers cedex 01

Service départemental d'archéologie

114 rue de Frémur
49000 Angers
Daniel Prigent, archéologue départemental
d.prigent@cg49.fr



Ville d'Angers

Boulevard de la Résistance et de la Déportation
B.P. 23527
49035 Angers cedex 01
Sophie Briand-Boucher, élue au patrimoine
Sophie.Briand-Boucher@ville.angers.fr